

Claire Genoux

Orpheline

poèmes

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE LAUSANNE

**le Service Bibliothèques
& Archives** 
de la Ville
de Lausanne

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉTAT DE VAUD



L'AUTEURE REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

prohelvetia

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



**FONDATION
LEENAARDS**

« ORPHELINE »,
TROIS CENT SOIXANTE-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE JEAN-DOMINIQUE HUMBERT
ET DE BETTY SERMAN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)
ISBN 978-2-88241-405-2

Tous droits réservés
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*En mémoire de ma mère,
Martine Bryois*

*Le fil n'est pas coupé {...}
simplement parce que je suis
hors de votre vue*

CHARLES PÉGUY

*Il n'y a ni commencement ni fin
mais seulement ce don,
ce versement de sang,
ce qui tombe d'être en être,
interminablement*

RICHARD MILLET

LES CHOSES

LES CHOSES

On ne dirait rien
on secouerait seulement la tête
et la lumière frapperait derrière les arbres
on aurait compris à la seule fraîcheur de la terre remuée
il y aurait du vent
on le verrait
il se répandrait sur nous avec la nuit

on aurait été d'abord seule à le savoir
que c'était fini
que ça s'arrêtait
le temps de la maison
ou de l'été dans la splendeur des choses

on aurait vu que ça venait
que c'était déjà sous la peau
que c'était trop de solitude à la fois trop de vide
trop de fatigue transportée
et que ça avait déjà commencé à mourir

mais on pense toujours aux choses après

AU JARDIN

Cette chose qui était entrée en toi
qui devenait toi
et montait
s'appuyait comme un aboiement de bête
qui allait séparer nos corps physiques
pouvais-tu la connaître
– et quelle heure était-ce
ce jour-là où nous étions assises
quand tu as dit
rentrons

ABSENCE

Malgré moi j'avance
sur cette eau très ancienne
qui me glisse au ventre
et puis au loin
tu me vois
traînant le long du fleuve
le corps laissé libre
dans l'évanouissement du vent

MORTE AVEC TOI

Je nous vois tenir ensemble
dans ce beau vert des pluies
où tout est comme toujours
les branches du cerisier
le jardin
où brillent soudain les merles
et nous allons jusqu'à la grille
un dahlia seul
a surgi devant nos pas

je nous entends
dans ce silence d'aucun mot
il fait presque nuit
au-dessus des arbres
et le ciel est encore bleu

TON HISTOIRE

C'est toi qui me veux là
avec cette forme
à m'étrangler muette
dans les mains

j'écris pour que tu sois moins morte
je me fais redire dans la tête
lentement ton histoire
c'est dans la peau
dans les cheveux
comme une danse collée

j'écris
mais les mots viennent mal
et déjà aux vitres
le jour

MOMENTS D'ORAGE

J'ai quitté la maison
il ne reste rien
les choses les objets sont partis
elle était si encombrée d'images
comme un grand corps troué
elle avalait les arbres

le jardin est vide
lâché dans le vent d'hiver
ce sera tout le temps à vif
le langage de la maison
comment elle continuera de parler
avec une voix qui s'emballe
dans les moments d'orage

RIDEAUX

Ils ont glissé les rideaux
sur les fenêtres de la chambre
tu te promènes quelque part
sur un chemin qu'on ne voit pas
et c'est le plein soleil

au mur
les cartes et les dessins d'enfants
on les verrait soudain courir
renverser les verres
on les verrait
comme un bonheur qui voudrait revenir
et faire du bruit
– les enfants de tes enfants

OUBLI

Tu as ce visage de vouloir dormir
de vouloir quitter pour toujours
et d'empêcher d'avoir des pensées

on ne sait pas si quelqu'un a crié
quelqu'un qui n'en pourrait plus d'être là
qu'on aurait peut-être obligé à regarder
à l'endroit des yeux

on éteint la lampe de lumière jaune
la chambre est oubliée
elle est sans mémoire aucune

CETTE HEURE PASSÉE

Comme ce dimanche au jardin
cette heure passée ensemble
où tu demandais si j'avais froid
nos deux vies coulées dans la griserie de l'air
me faisaient lourd à la tête

on voyait tes pieds dans les pantoufles noires
et tes mains refermées
on n'aurait pas demandé
à côté de quoi on était

LE DEDANS

J'entends ta voix écrite
comme un vent qui passe
dans la terre noire et souple
et qui veut sucer tout le temps

les yeux fermés je demande
qui es-tu et cherches-tu quelqu'un
il faut s'habituer
à entendre du dedans
à aller dans le silence d'un autre corps
dans sa peau première

si je pouvais d'abord
me refaire des forces
dans le soir brûlé d'étoiles

AIR QUI GIFLE

Ta toux te déchire
ta langue
comme une peau grise collée aux dents
tes veines battues
tes jambes raides
j'écris à côté de ton corps
avec une main vivante
avec des doigts coupés
la dernière nuit

je dis la morsure sèche du vide et l'air qui gifle
quand tu respires encore

LES BRAS LEVÉS

Ton immobile voyage
les bras levés
dans le plat de la chambre
avec ces gens autour
sur des chaises blanches
et nous
les trois filles

dans le soir sourd
viennent les cloches
et s'envolent les caresses tristes
d'un millier d'enfances

À PEINE

À peine ose-t-on voir
quelque chose qui enfonce
d'heure en heure
que la lumière a déjà effacé
quelque chose qui jette le corps
contre l'air bleu

PLUIE D'ÉTÉ

On a ça en soi
la pluie d'été qui déchire
qui nous grince dessous le crâne
et cette date du trois avril
clouée à l'os
ça se retient pour toujours
ça donne aux mains cet excès d'écrire
ce besoin de tout vouloir remplir pendant la nuit
de rajouter aux cordes des nœuds coulants
et d'entrouvrir les planches
de voir les yeux nus dans le précipice
de voir la terre cuite
et les bras morts coincés sous les racines

ça pourrait rendre fou
d'avoir été abandonnée comme ça
dans le vent sec
mais fou comment

AVRIL, MIROIR

TRÈS LOIN LÀ-BAS

Puis elle a été dans le soir
elle a été seule
sans nous
elle s'est mise à appeler
à redresser les bras
on entendait sa voix
on voulait aider

elle a été là-bas
très loin en dehors des cloisons de la chambre
là-bas sans nous
ses filles
dans le jardin ébouriffé d'abeilles

L'ENFANCE

Elle redemande l'enfance
sa part du jardin
elle veut tout à la fois
les cassures de la rivière
et ramasser les noix bleues au bord des routes
elle veut les gifles du vent sur l'épaule
la laine grise des fleurs
et la raffure de la paille
quand on étend le corps nu

BRUIT DU VENT

Elle a fait ça
en écoutant le bruit du vent
des écorces des feuilles des fleurs
le printemps commençait
elle devait sentir
dans la mécanique du corps
le silence soudain du sang
elle pleurait
sans allumer les lampes

pendant deux mois
avec nous à côté d'elle
elle a fait ça
mourir

CERCUEIL

On met tout dans la boîte avec toi
les cartes d'anniversaire
les dessins
ça se dépose en couches feuilletées
ça te fait des couleurs aux mains

plus tard ça s'incrusterà
dans le chaud des fleurs
ça se coudra à ta peau
à la terre pelée
te fera des bouffées au poumon
– nos mots d'amour

CHAMBRE FUNÉRAIRE

On est venues le matin
on s'est donné rendez-vous vers toi
et on a pris le couvercle
on a porté la pièce en bois
on a fermé la boîte
on a vissé

on a fait ça ensemble
nous
tes filles
on l'a fait comme si on avait toujours su
qu'un jour on le ferait
on a regardé encore une fois ton visage
on l'a fait sans parler
sans même pleurer

c'est des années après
qu'on se demandera
comment on a pu

LE SOIR EST LONG

Attends maman
ne pars pas
remets-moi dans mon berceau d'enfant
le soir est long
il faut passer du temps

ce monde sans toi
ce vide devant le rien
ça glisse sans bruit
ça me coule au milieu
cette musique d'aucun mot

attends
la voix du vent faiblit
et redonne des mains pour bercer
car maintenant les jours rallongent vraiment

DEVANT LE TROU

Et puis on a toutes été devant le trou
les mêmes
avec le souffle coupé
et les pétales entre les doigts
on a été là
à écouter battre le vent
et ça a fait vide
de voir l'herbe ouverte comme ça

ils ont détaché les cordes
ils ont fait rouler la boîte
ils ont dit encore des phrases
mais on n'a plus entendu
on a juste vu que la terre était grise
quand ils t'ont descendue

AU DÉBUT

Au début on te voyait encore
puis on ne t'a plus vue
tu as été au fond de la terre
posée sur le mou des pierres
dans l'absence pour de bon
et sourde à la brûlure des pluies

tout de suite après
les enfants couraient
autour des tombes

NEIGE GLACÉE

Devenir neige glacée
dans le silence des feuilles
oublier cette porte qui claquait
sur ta tête
– aucune visite
et la viande se détache
l’herbe impatiente
court vers les crânes

ne plus t’appeler mère
au pied des murs
car tout va sombrer
dans les nuages vides

BOUQUETS DE BRUYÈRE

C'est quand le soir vient qu'on entre
qu'on cherche des yeux la tombe
on voudrait regarder simplement la croix
et les bouquets de bruyère
mais on voit
son impatience à être là dans l'air maigre
à se mettre debout
avec des lèvres qui poussent pour des baisers

c'est comme coulé ensemble
notre vie à nous
et sa mort à elle

ALLER AU VIDE

CONTRE

Maintenant
ce qu'il faudrait faire
c'est raconter son départ contre la nuit
ce bleu des arbres tués
on ne sait pas
est-ce que vraiment ça aiderait
tout casser de l'enfance
et combattre à plein corps
dans la pluie rétrécie et lourde

QU'ON PLEURE

Qu'on pleure devant la page
qu'on aura pleuré
pendant toute l'écriture du livre
on voudrait ne pas le dire
qu'écrire maintenant
c'est ça
pleurer

SORTIR TOUT

Ça a passé par votre corps aussi
le long du dos
dans la maille des muscles
il faut le dire
que ça vous a mangé
que ça vous a livré aux violences
et le suivre jusqu'au bout
avant que ça se dérobe
dire que c'est ça l'écriture
cette odeur des os noirs
cette folie de sortir tout de soi

LES JOURS QUI RESTENT

Ça devient le plus important de la vie
ces jours qui restent avec elle dans la chambre
– mais combien
ce chaud qu’il y a jusqu’au fond des os
l’immensité des arbres
le blanc broyé du temps
ça ne va plus partir
et ça va devenir notre histoire
de la perdre

dans tout ce qu’il y aura après
les livres les voyages les enfants
on pourra seulement se souvenir
comment ça avait été de l’aimer

ÉBLOUISSANTE LUMIÈRE

Mettre le manteau de laine noire
glisser les pieds dans les sandales ouvertes
ce dimanche-là
alors qu'autour de nous les merles
se frottent au lierre le plus sombre
descendent vers nulle terre
tu le savais sûrement
sans pouvoir me le dire
que ces gestes dans l'éblouissante lumière
seraient les derniers

PREMIERS CROCUS

On fait le tour de la maison
on regarde la vigne
et les premiers crocus
on le fait sans parler
se tenant par le bras
ça se déroule avec le vent
et l'eau claire dans le bec des merles

le tour de la maison
cet après-midi-là
c'était le tour de nos vies
et tout ce qui était debout
maintenant est couché
tout ce qui avait été mis ensemble
maintenant défait

LA MAISON

La maison tient par les arbres seulement
elle est immense
elle est sans frontières aucunes
comme un corps aveugle
qui se laisse aspirer au ciel sombre
elle n'a pas de centre
elle n'est pas gardée
les pièces bougent
les cloisons

on ne peut pas quitter
se voir en dehors d'elle
tellement la lumière lui appartient
ramassée jusqu'aux murs
on est forcé de rester dans son bruit
dans l'enfance lourde
on ne pourrait pas vivre et durer sans elle
sans les arbres qui écrasent aux épaules
sans les longs cris du vent

SÉPARATION

Cette histoire
celle de la séparation de la mère et de la fille
elle a commencé sans qu'on le sache
elle a commencé dans l'absence totale
des mots pour le dire

CORTÈGE

Ceux qui nous suivent
qui marchent avec nous
et se rangent derrière
la longue voiture grise
sur ce chemin du temps sans aucun temps
je les vois
venus d'ailleurs les épaules pâles

et c'est toi qui nous conduis
ouvrant à nos pas
dans la poche insondable de ta nuit
cette place sûre où nous souvenir
de notre humilité et des étés anciens

ALLER AU VIDE

Ce jour qui est ton jour
où tu rejoins la calme herbe
je suis en toi
couchée
et mon os net
et mes dents claires
ne disent que le bonheur
d'aller au vide sans autre songe
que ton souffle dressé
à la fontaine de l'air

TOMBÉE DU JOUR

Qui monte à ma rencontre
à la tombée du jour
une abeille blanche et noire
elle est ta voix dans l'au-delà
et ta bouche réelle

dans cette chambre où je travaille
il y a tellement de monde
des anges glacés en robe rouge
et des enfants
qui partout me serrent de baisers sourds

si je pouvais garder seulement de toi
cette mélancolie sans larme
ce fragile fantôme

LES MAINS

La vie reste encore quelques heures
à tes joues en tremblant
ils t'ont rapproché les mains
tenu les dents avec une tige
ils ont eu peur
que les yeux se rouvrent
ils ont fermé les portes
descendu les dessins aux vitres
il y a eu une dernière fois
à toutes les dernières fois
comme maintenant où je regarde bien
car la forme ne durera pas
les mains seront dissoutes

T'ENTENDRE

J'écris pour t'entendre
dans le jour difficile
et faire halte à me dissoudre
espérant trop du maigre froid

j'écris par ruissellement
et les larmes pleurent aux doigts
percent entre les ongles

j'écris comme on prendrait un couteau
pour enfoncer dans la lumière jaune
et pour dire l'ouverture du ciel
dans le vent soulevé

REPARTIR

Repartir seule sans toi
toi qui
toi que

ne sentant rien
ne voulant rien
et se voir là
les mains pressées
dans le noir sec
avec les branches
les pieds crevant
face aux murs gras

entre deux pierres
et dans le chant des bouches mortes
entrevoir que

SERRER LE VIDE

Me trouver là
dans l'image première
encore debout contre les planches
et serrer le vide
le bleu des ciels nus
à la toute fin d'avril

OFFRANDE

On meurt seul
sous un crâne vidé
les bras tendus vers la coupe des collines
et ces veines étroites qui ont porté l'enfance
le sang dedans
je ne crois pas
qu'elles puissent être offrande suffisante
et retenir loin
le fouet de la terre

PRÈS DES LACS GELÉS

Ton corps est quelque part
près des sapins et des lacs gelés
il est forcément là
où je ne cherche pas
alors je vais
comme un voyageur blanc
je creuse
c'est dessous
dans la fatigue épaisse
c'est coulé ensemble avec la glace

PÂQUES

Je te veux dans ce matin de Pâques
non plus diminuée mais grandie
dans la brûlure verte et noire du chardon
dans cette énorme lumière qui chante

je veux te voir renaître
et former une barque avec tes mains
me laisser conduire dans les silences qui tombent

je veux que tu dises l'âme enfuie
et dans cet appel
ta voix tiendrait
serait seule levée
parmi les ombres